

ALFRED REBOUX
Propriétaire-Gérant

ALFRED REBOUX
Propriétaire-Gérant

ABONNEMENTS :

Roubaix-Tourcoing: Trois mois. 13.50
Six mois. 26.50
Un an. 50.00

Nord-Pas-de-Calais, Somme, Aisne, trois mois. 15 fr.

La France et l'Étranger, les frais de poste en sus.

Le prix des Abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement continue jusqu'à réception d'une notification.

INSERTIONS :

Annonces: la ligne. 20 c.
Réclames: " " 30 c.
Faits divers: " " 50 c.
On peut traiter à forfait pour les abonnements et d'annonces.

Les abonnements et les annonces sont reçus à Roubaix, au bureau du Journal, à Lille, chez M. QUARRE, Libraire, Grande-Place; à Paris, chez MM. HAVAS, LATITTE et Co, 21, rue Notre-Dame-des-Victoires, (place de la Bourse); à Bruxelles, à l'OFFICE DE PUBLICITÉ.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

LA JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LEGALES et JUDICIAIRES

BOURSE DE PARIS
15 JANVIER

(Services gouvernemental)

3 0/0.	65 85
4 1/2.	96 10
Emprunts (5 0/0).	104 67 1/2

17 JANVIER

3 0/0.	65 67 1/2
4 1/2.	96 00
Emprunts (5 0/0).	104 60

Services particuliers du Journal de Roubaix

Actions	Banque de France	865 00
	Société générale	523 00
	Crédit foncier	000 00
	France	000 00
	Chemins autrichiens	438 00
	Lyon	968 00
	Est	525 00
	Ouest	650 00
	Nord	1195 00
	Midi	711 00
	Sud	712 00
6 0/0	Férvien	33 7/8
Actions	Banque ottomane (ancienne)	435 00
	Banque ottomane (nouvelle)	600 00
Londres	our	25 13 1/2
Crédit	Mobilier	187 00
Turc		21 55

DEPECHE COMMERCIALES

Service particulier du Journal de Roubaix.
New-York, 17 janvier.
Change sur Londres, 4.85; change sur Paris, 513 3/4
Valeur de l'or, 113 0/0
Café good fair, (la livre) 18 0/0
Café good Cargoes, (la livre) 18 1/2
Marché calme.

Dépêches de MM. Schladerhauffen et Co représentés à Roubaix par M. Bulteau-Desbonnet

Havre, 17 janvier.
Cotons: Ventes 300 b. Petite demande, prix soutenus.
Liverpool, 17 janvier.
Cotons: Ventes 12,000 b. Demande meilleure, prix mieux tenus.
New-York, 17 janvier.
Cotons: 13.
Recettes 19,000 b.

(Dépêches offiées à la Bourse de Roubaix.)

Liverpool, 17 janvier.
Cotons: Ventes 12,000 b. Meilleure demande, marché plus soutenu.
Havre 17 janvier.
Cotons: Ventes 500 b. Marché calme.
New-York, 17 janvier.
Mêmes.
Recettes 199,000 b.

ROUBAIX 17 JANVIER 1876

Bulletin du jour

Une dépêche de Constantinople laisse entendre que l'idée d'une communication collective ou même séparée aurait été abandonnée par les puissances signataires de la Note du comte Andrassy. A son croire, les ambassadeurs se bornent à faire part verbalement et amicalement de leurs conseils et de leurs propositions à la Porte, qui serait disposée à les écouter.

Reste à savoir quel est à Constantinople le correspondant de l'Agence Havas.

Il est difficile de croire qu'après avoir aussi solennellement formulé leur requête par l'entremise de l'Autriche, les puissances du Nord se résignent aujourd'hui à donner des conseils verbaux à la Porte.

Nous croyons qu'il ne faut pas trop se faire d'illusions à cet égard. La question d'Orient n'a pas été rouverte sans but; il se peut que la solution se fasse attendre quelque temps; il se peut même que provisoirement — et pour des raisons que nous échappent — les choses restent dans le statu quo.

Tôt ou tard, il éclatera un incident qui mettra le feu aux poudres. Nous pouvons en parler à l'aise, n'ayant rien à faire, quant à présent, qu'à nous recueillir.

L'Angleterre paraît fort embarrassée; elle ne semble pas savoir bien exactement ce qu'elle doit faire. La presse, de l'autre côté du détroit, est plus divisée que jamais sur cette question.

Le Times conseille au cabinet Disraeli d'appuyer la note de l'Autriche. Le Morning Post, au contraire, prétend qu'il ne doit pas intervenir et que son rôle deviendra d'autant plus important qu'il sera resté plus longtemps à l'écart. Le Saturday Review se borne à constater que se rallier à la note ce serait effacer du traité de 1856 le principe de non-intervention.

La réalité du péril social

L'autriche pressée de trop près par le chasseur cache, dit-on, parfois sa tête dans le sable, et, ne voyant plus rien, se croit désormais à l'abri. Beaucoup de fort honnêtes Français, très-convaincus des doctrines et des procédés révolutionnaires, ne sont pas beaucoup plus sages. Quand ils voient l'Hotel de Ville de Paris au pouvoir des farceurs socialistes qui y a installé le hasard d'une révolution, et les rues remplies par les flots des manifestations tumultueuses qui vont assaillir de leurs réclamations folles ou de leurs menaces sanglantes l'ombre de pouvoir sortie de l'émeute, ils ont peur, ils appellent au secours, ils réclament un gouvernement fort; mais dès que ce gouvernement, qu'ils appelaient de tous leurs vœux, a pu s'installer, remettre espavés en place, imposer silence aux émeutiers et rétablir l'ordre dans les rues, voilà nos badauds qui, ne voyant plus de chasseurs, recommencent à se croire à l'abri de tout danger et n'ont plus de mauvais humeur contre les gouvernants auxquels ils doivent cet ordre et cette sécurité. Parlez-leur du péril social: c'est là un vain mot qui leur fait hauser les épaules, même devant les ruines des Tuileries ou de l'Hotel-de-Ville. Nous sommes tranquilles, vous répondent-ils; tous les pavés sont à leur place; donc le péril social n'existe pas, et nous ne sommes gênés que par les préfets, les sergents de ville et les gendarmes, ces détestables suppôts de la tyrannie. Quand nous affirmons que les passions qui ont produit le 24 février, le 15 mai, les journées de juin, le 4 septembre, le 31 octobre, le 22 janvier et la Commune ne sont pas éteintes; qu'on en arrête sagement l'expression pour les empêcher de devenir plus violentes et plus furieuses encore; qu'on en comprime les explosions parce que c'est le premier devoir du gouvernement, mais que ces mêmes passions, toujours ardentes, continuent à gronder sourdement, toutes prêtes à promener de nouveau la dévastation dans le pays

le jour où le gouvernement affaibli ou renversé cesserait de veiller au salut de la société, on sourit de notre puillanimité, on croit que nous sommes des poltrons tremblant devant des ombres ou des habiles exploitant, dans un but d'ambition personnelle, la peur des autres. Eh bien, que les braves gens qui pensent ainsi veulent donc bien écouter, non plus nos paroles, mais les rugissements du monstre lui-même!

Aux portes de la France, en Belgique, une grève vient d'éclater dans les mines de charbon du Hainaut. Le secrétaire des mineurs fédérés, le sieur Burleion, adresse aux fédérés, par la voix de l'Ami du Peuple, une proclamation qui débute ainsi: «Citoyens, la rapacité de nos exploitateurs... Est-ce bien là le ton, le style de 1848 et de 1871? Mais continuons la lecture de cet agréable produit de la littérature socialiste.

«Travailleurs de tout lieu et de tous les métiers, la guerre que nous avons déclarée au capital sera une victoire pour nous tous si nous sortons victorieux de la lutte, ou une défaite pour tous si nous sommes vaincus.» La guerre au capital! Ce n'est pas nous qui le disons; c'est le citoyen Burleion lui-même. Pourquoi ne tient-il pas ce langage en France au lieu de le tenir en Belgique, sinon parce qu'après les hauts faits par lesquels l'Internationale s'est signalée chez nous en 1871, notre gouvernement sagement décidé que ces malfaiteurs ne pourraient plus prêcher chez nous la guerre des classes et la destruction de la société.

Et maintenant, il ne tient qu'à vous, électeurs, de revoir demain la France livrée de nouveau aux passions auxquelles cette proclamation adresse un appel sauvage. Vous n'avez qu'à voter, non pas même pour les candidatures révolutionnaires et des intrus, mais pour ceux qui blâment l'énergie du gouvernement et voudraient le voir jeter les armes qu'il a saisies pour la défense de la société. Ni les hommes du 24 février 1848, ni ceux du 4 septembre 1870 n'étaient des socialistes: ce sont eux pourtant qui ont rendu possibles la guerre civile de juin et le triomphe momentané de la Commune.

Comment on devient radical.

SCENE ELECTORALE.

La scène se passe dans le cabinet de M. Prudhomme qui est assis, en robe de chambre, à son bureau. M. Prudhomme est en toilette du matin et se dirige vers son mari, qui n'a pas remarqué son entrée. — Dans le fond Baptiste, le domestique, observe ce qui se passe en feignant de ranger une étagère.

Mme Prudhomme. — Eh bien, mon ami, la nuit porte conseil, qu'as-tu décidé?
M. Prudhomme. — Mon parti est pris, Héloïse, je pose mes deux candidatures.
Mme Prudhomme (levant les bras au ciel). — Ah! le malheureux! je l'avais bien prévu! Il aspire au cumul!
M. Prudhomme (dun air contraint). — Eh bien, après?... Est-ce que M. Thiers n'en a pas donné l'exemple? L'illustre homme d'Etat n'a-t-il pas posé sa candidature dans les deux Assemblées?... Je ne dis pas, Héloïse, que j'ai ses capacités, mais j'ai son patriotisme. Un homme qui aime son pays ne craint aucune charge, ne s'effraie d'aucun péril. Pour l'amour de la France, à l'exemple du libérateur du territoire, je n'hésite pas à courir...

Baptiste (époussetant des faïences). — Deux livres à la fois!

M. Prudhomme. — De quoi te mêles-tu, maraud? Je t'apprendrai à respecter les grands hommes.

Baptiste. — Faites excuse, Monsieur; ce n'est pas de M. Thiers que j'ai voulu parler.

M. Prudhomme. — Je t'ai défendu vingt fois d'entrer dans ma chambre avant dix heures. Va-t-en voir si le concierge a reçu mes lettres... L'insolence des valets est quelque chose d'incroyable à notre époque.

Mme Prudhomme (à demi-voix). — Calme-toi, mon ami; tu oublies que Baptiste nous est utile.

M. Prudhomme. — Utile?... A briser mes porcelaines, à écouter aux portes, à...

Mme Prudhomme. — C'est un électeur!

M. Prudhomme. — Tu as raison, Héloïse, il faut le ménager... Mais tu connais mon tempérament. Quand on me manque de respect, je ne me connais plus, je ne voudrais pas être dans la peau d'un homme qui m'a insulté. Ah! voilà ce bon Baptiste qui apporte le courrier. Je suis fâché, mon pauvre Baptiste, de t'avoir fait monter trois étages.

Baptiste. — Monsieur est bien bon. Il faut bien faire son service. Si Monsieur était à ma place, il en ferait autant.

M. Prudhomme. — A ta place, maraud! Je vais t'y remettre, à ta place. Tu oublies...

Mme Prudhomme. — Voyons mon ami, le temps presse, il faut dépouiller au plus vite ton courrier et voir ce que répondent tes amis.

M. Prudhomme. — Allons, allons, je me tais, je ne dis plus rien..., et, d'ailleurs, je n'en pense pas un mot. (A part.) Toujours pratiques, les femmes! Mais le frignon me paiera cela après les élections.

Baptiste. (En gagnant la porte.) — Je voudrais bien que monsieur soit candidat à perpétuité. Ça le rend très-polé... Je voterai contre lui... Comme cela, il restera ce qu'il est.

M. Prudhomme (ouvrant une première lettre). — Ah! c'est de Sallgrives, un homme influent, en train de devenir prêt; voyons ce qu'il me demande. (Lisant.) Mon cher ami, j'apprends avec un vrai plaisir que tu vas poser ta candidature dans ton département, et comme je connais ton caractère, je crois que c'est un vrai service que tu lui rends, attendu qu'il n'est pas riche en homme de la valeur...

M. Prudhomme (à part). — Comme ces hommes politiques savent tourner les choses! (Il continue.) Malheureusement... (à part.) Ah! — Malheureusement, tu as oublié deux points essentiels: le premier est de m'informer à quelle Assemblée tu te portes candidat; le second est de me dire à quel groupe politique tu entends te rattacher...

M. Prudhomme (se frottant la tête). — Tiens! à ta raison, cet excellent Sallgrives! Je n'ai pas pensé du tout à ce point là... Vraiment, je ne sais plus où j'ai la tête. (Haut.) Héloïse dans quel groupe crois-tu que je figurerais avec avantage?

Mme Prudhomme. — Je ne sais vraiment pas, mon ami, quelle drôle d'idée tu as là! Je ne connais que le groupe Carpeaux..., et pour un homme de ton âge...

M. Prudhomme. — Il s'agit bien de Carpeaux! C'est d'un groupe politique que je parle, d'une fraction parlementaire, d'un parti, enfin... Mais j'oublie

que les femmes n'entendent rien à ces choses-là... En bon français: je me demande de quel côté de l'Assemblée je dois m'asseoir.

Mme Prudhomme. — Tu ferais peut-être bien d'attendre pour cela que tu y sois entré. Ce serait plus sûr et aussi plus convenable.

M. Prudhomme. — Mon Dieu! que tu as de la peine à comprendre les choses, ma pauvre femme; je me demande tout simplement si je suis constitutionnel, orléaniste ou républicain. Est-ce clair?

Mme Prudhomme. — Tu m'en diras tant!... A te parler franchement, je ne sais qu'une chose, c'est que tu es candidat.

M. Prudhomme. — Parbleu! je le sais bien moi-même! Mais ce n'est pas la situation politique. Il faut avoir une couleur; il faut être rouge ou blanc... à moins que la candidature ne passe au bleu. (Riant.) Tiens! j'ai fait un calembour. Je le placerais chez Sallgrives, à son prochain diner... Eh bien Héloïse, tu ne réponds pas; tu ignores donc de quelle couleur je suis?

Mme Prudhomme. — Dame! tu dois le savoir mieux que personne. Il me semble que si tu adoptais le tricolore, cela arrangerait tout.

M. Prudhomme. — Je suis conservateur, cela va sans dire; mais tout le monde est conservateur, aujourd'hui. Il y a les conservateurs de la République, les conservateurs de l'Empire, les conservateurs de la monarchie. Je ne sais diantre pas ce qu'il me faut conserver!

Mme Prudhomme. — Mais à ta place, mon bon ami, je conserverais ce qui existe. C'est plus simple.

M. Prudhomme. — Plus simple! plus simple! C'est bientôt dit; mais bien malin serait celui-là qui dirait ce qui existe. Je crois pourtant que cela s'appelle la République. On parle aussi de la Constitution... J'ai bien envie de défendre la Constitution. Elle est révisable, et cela ne gênerait pas mes convictions.

Mme Prudhomme (faisant semblant de gronder). — Vos convictions, monsieur Prudhomme! Vous avez des convictions et vous n'en avez jamais rien dit à votre petite femme, qui n'a rien de caché pour vous. Fi! monsieur, que c'est vilain! Vous mériteriez que je vous desserve auprès de vos électeurs.

M. Prudhomme. — Ne plaisantez pas les convictions sont chose sérieuse. Il m'en faut une, et cet imbécile de Sallgrives aurait mieux fait de m'adresser un conseil que toute sa phraseologie parlementaire. Mais, à propos, je trouverai peut-être des indications dans ma correspondance... Qu'est-ce que ceci? Une lettre de Carabin! Le vieux renard a trouvé moyen de se glisser dans les ministères. Et dire que je l'ai vu rôder autour du Palais, à l'afût d'une cause qui ne venait jamais! Cela me rappelle que je lui ai prêtée cent sous un jour qu'il n'avait pas à déjeuner. Il ferait mieux de me les rendre que de m'appeler son vieux camarade, comme il le fait en tête de sa lettre. Mais c'est un homme arrivé... je ne peux pas lui réclamer cent sous! Lisons plutôt ce qu'il m'écrit:

« Mon vieux camarade, je te remercie de m'avoir communiqué tes projets de candidature, que l'inspire, je n'en doute pas, un amour désintéressé du pays. Pardonnez-moi toutefois à ma franchise si, avant de te promettre l'appui de notre comité, je te demande une déclaration de foi un peu plus explicite. Tu sais que la cause de la royauté et du catholicisme est violemment combattue et exige un dévouement absolu, qui n'aura peut-être pas sa récompense ici-bas. C'est donc dans ton intérêt comme dans le nôtre que je crois devoir, avant de t'engager, t'exposer sincèrement la situation et faire appel à ta conscience. Réponds-moi par le prochain courrier... »

SANSLEU. — Hum! Hum! Il n'est pas très-empressé, ce brave Sans-

leu, mais il a l'air d'être un homme qui sait ce qu'il veut.

M. Prudhomme. — Hum! Hum! Il n'est pas très-empressé, ce brave Sans-

leu, mais il a l'air d'être un homme qui sait ce qu'il veut.

M. Prudhomme. — Hum! Hum! Il n'est pas très-empressé, ce brave Sans-

leu, mais il a l'air d'être un homme qui sait ce qu'il veut.

M. Prudhomme. — Hum! Hum! Il n'est pas très-empressé, ce brave Sans-

leu, mais il a l'air d'être un homme qui sait ce qu'il veut.

M. Prudhomme. — Hum! Hum! Il n'est pas très-empressé, ce brave Sans-

leu, mais il a l'air d'être un homme qui sait ce qu'il veut.

M. Prudhomme. — Hum! Hum! Il n'est pas très-empressé, ce brave Sans-

leu, mais il a l'air d'être un homme qui sait ce qu'il veut.

M. Prudhomme. — Hum! Hum! Il n'est pas très-empressé, ce brave Sans-

leu, mais il a l'air d'être un homme qui sait ce qu'il veut.

M. Prudhomme. — Hum! Hum! Il n'est pas très-empressé, ce brave Sans-

leu, mais il a l'air d'être un homme qui sait ce qu'il veut.

M. Prudhomme. — Hum! Hum! Il n'est pas très-empressé, ce brave Sans-

leu, mais il a l'air d'être un homme qui sait ce qu'il veut.

M. Prudhomme. — Hum! Hum! Il n'est pas très-empressé, ce brave Sans-

leu, mais il a l'air d'être un homme qui sait ce qu'il veut.

M. Prudhomme. — Hum! Hum! Il n'est pas très-empressé, ce brave Sans-

leu, mais il a l'air d'être un homme qui sait ce qu'il veut.

M. Prudhomme. — Hum! Hum! Il n'est pas très-empressé, ce brave Sans-

leu, mais il a l'air d'être un homme qui sait ce qu'il veut.

M. Prudhomme. — Hum! Hum! Il n'est pas très-empressé, ce brave Sans-

leu, mais il a l'air d'être un homme qui sait ce qu'il veut.

M. Prudhomme. — Hum! Hum! Il n'est pas très-empressé, ce brave Sans-

leu, mais il a l'air d'être un homme qui sait ce qu'il veut.

M. Prudhomme. — Hum! Hum! Il n'est pas très-empressé, ce brave Sans-

leu, mais il a l'air d'être un homme qui sait ce qu'il veut.

élection à Gambetta, qui commence à la voir d'un bon œil. Viens le voir et causer avec lui... c'est l'homme le plus simple du monde. Il te recevra entre deux pipes. Je t'ai rédigé un projet de manifeste électoral que je vais envoyer à la République française et auquel je suis que tu sois souscrit d'avance. Il ne s'agit que de se dire républicain et conservateur. Cela signifie tout ce que tu voudras et tout ce que voudront les électeurs. Sois tranquille, mon vieux camarade, on chautera la candidature.

« Salut et fraternité. »

« CARABIN. »

Mme Prudhomme. — Il va vite en besogne, ton ami. S'il allait faire de toi un radical! C'est peut-être pour ne pas te rendre te cent sous qu'il te paie ainsi en belles paroles.

M. Prudhomme, un peu violement. — Je t'ai dit, ma chère, que tu n'entendais rien aux affaires. Les femmes ne doivent pas se mêler de politique. Carabin ne changera rien à mes convictions. C'est d'ailleurs un brave garçon à qui je ne fais pas un crime d'être ami de Gambetta. Les opinions sont libres, après tout, et Gambetta n'a rien de si terrible. Il est conservateur, je le sais, et son journal disait l'autre jour qu'il allait fermer l'ère des révolutions.

Mme Prudhomme. — Il aurait peut-être bien fait de ne pas l'ouvrir si grand. Quant à être conservateur, ne viens-tu pas de me dire qu'il y en a de toutes les sortes?

M. Prudhomme. — C'est vrai, et c'est justement pour cela que je voudrais le voir... Oui..., j'ai envie de profiter de l'occasion que m'offre Carabin, non pour mendier la protection de Gambetta, — je me respecte trop pour rien solliciter, — mais pour le faire parler, pour savoir, comme on dit, ce qu'il a dans le ventre... Voyons d'abord ce que renferme la troisième lettre. Elle est de ce pauvre Sansleu... un brave garçon aussi... mais un peu bête. Il est encore souche dans l'administration. Cependant j'ai dû lui écrire parce qu'il est secrétaire d'un comité légitimiste. J'estime la monarchie, mais, je la crois impossible, elle n'est pas dans nos mœurs.

Mme Prudhomme. — Ne dis pas cela, mon ami; tu viens d'avoir la fièvre chéton beau-frère; tu crois aux rois, n'est-ce pas? Ne serait-ce que pour le plaisir de faire une reine. Mais, à propos de Sansleu? est-ce que ce n'est pas ce jeune homme pâle qui allait tous les jours à la messe? Je crois aussi qu'il avait été au grand séminaire.

M. Prudhomme. — Oui, un peu dévot; et qui ne fumait pas, pour se faire bien venir des dames. Voici ce qu'il m'écrit:

« Mon cher Prudhomme, »

« Je te remercie de m'avoir communiqué tes projets de candidature, que l'inspire, je n'en doute pas, un amour désintéressé du pays. Pardonnez-moi toutefois à ma franchise si, avant de te promettre l'appui de notre comité, je te demande une déclaration de foi un peu plus explicite. Tu sais que la cause de la royauté et du catholicisme est violemment combattue et exige un dévouement absolu, qui n'aura peut-être pas sa récompense ici-bas. C'est donc dans ton intérêt comme dans le nôtre que je crois devoir, avant de t'engager, t'exposer sincèrement la situation et faire appel à ta conscience. Réponds-moi par le prochain courrier... »

SANSLEU. — Hum! Hum! Il n'est pas très-empressé, ce brave Sans-

leu, mais il a l'air d'être un homme qui sait ce qu'il veut.

M. Prudhomme. — Hum! Hum! Il n'est pas très-empressé, ce brave Sans-

leu, mais il a l'air d'être un homme qui sait ce qu'il veut.

M. Prudhomme. — Hum! Hum! Il n'est pas très-empressé, ce brave Sans-

leu, mais il a l'air d'être un homme qui sait ce qu'il veut.

M. Prudhomme. — Hum! Hum! Il n'est pas très-empressé, ce brave Sans-

leu, mais il a l'air d'être un homme qui sait ce qu'il veut.

M. Prudhomme. — Hum! Hum! Il n'est pas très-empressé, ce brave Sans-

leu, mais il a l'air d'être un homme qui sait ce qu'il veut.

M. Prudhomme. — Hum! Hum! Il n'est pas très-empressé, ce brave Sans-

leu, mais il a l'air d'être un homme qui sait ce qu'il veut.

M. Prudhomme. — Hum! Hum! Il n'est pas très-empressé, ce brave Sans-

leu, mais il a l'air d'être un homme qui sait ce qu'il veut.

M. Prudhomme. — Hum! Hum! Il n'est pas très-empressé, ce brave Sans-

leu, mais il a l'air d'être un homme qui sait ce qu'il veut.

M. Prudhomme. — Hum! Hum! Il n'est pas très-empressé, ce brave Sans-

leu, mais il a l'air d'être un homme qui sait ce qu'il veut.

M. Prudhomme. — Hum! Hum! Il n'est pas très-empressé, ce brave Sans-

leu, mais il a l'air d'être un homme qui sait ce qu'il veut.

M. Prudhomme. — Hum! Hum! Il n'est pas très-empressé, ce brave Sans-

leu, mais il a l'air d'être un homme qui sait ce qu'il veut.

M. Prudhomme. — Hum! Hum! Il n'est pas très-empressé, ce brave Sans-

leu, mais il a l'air d'être un homme qui sait ce qu'il veut.

M. Prudhomme. — Hum! Hum! Il n'est pas très-empressé, ce brave Sans-

leu, mais il a l'air d'être un homme qui sait ce qu'il veut.

M. Prudhomme. — Hum! Hum! Il n'est pas très-empressé, ce brave Sans-

leu, mais il a l'air d'être un homme qui sait ce qu'il veut.

M. Prudhomme. — Hum! Hum! Il n'est pas très-empressé, ce brave Sans-

leu, mais il a l'air d'être un homme qui sait ce qu'il veut.